Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1926)

Artikel: La pensée et la conduite de la vie
Autor: Chappuis, Paul-G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380120

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PENSÉE ET LA CONDUITE DE LA VIE

Le sujet que nous abordons est si vaste et si complexe qu'il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que ce que nous dirons est fragmentaire.

Notre propos est non seulement de poser un problème, mais encore de chercher à mettre au clair certaines notions, de faire réfléchir, avant d'entreprendre quelques investigations plus précises.

Nous nous interdirons toute étude comparative. Il serait intéressant de savoir comment on a, dans le passé, examiné ce problème des rapports de la pensée et de la vie pratique ; nous ne ferons que l'effleurer, en constatant quelques-uns des déficits de la pensée et de la conduite de la vie.

I. LA PENSÉE ET SA DISCIPLINE

Tout d'abord, remarquons que l'exercice de la pensée suppose une discipline. Loin d'être quelque chose d'accessoire, cette discipline est au contraire essentielle au fonctionnement de la pensée : essentielle (si l'on peut s'exprimer ainsi) à son rendement. Les insuffisances que nous voudrions constater, celles du temps présent,

peuvent se ramener à une indiscipline de la pensée, néfaste non seulement en soi, mais encore et surtout parce qu'elle risque de diminuer ou de tarir la source de la vie intérieure.

Ce ne sont pas, comme le dit un livre célèbre et combien juste, les mœurs qui sont indisciplinées, c'est aussi et en même temps la pensée. Dans quelle mesure la pensée régit-elle ces mœurs, et dans quelle mesure aussi les mœurs réagissent-elles sur la pensée : voilà la question actuelle.

Et voici pourquoi nous désirons l'examiner ; devant les incertitudes où nous laissent l'état présent des mœurs, dans le désarroi spirituel et intellectuel de l'heure, il paraît indispensable d'aller jusqu'au fond des choses et de voir si, après avoir constaté le mal, on ne peut indiquer un remède.

Affirmer que la pensée, comme la vie pratique, a besoin d'une discipline pour subsister, tel est notre première ambition. Mais pour qu'elle ne soit pas vague, ou trop abstraite, regardons autour de nous et observons. Comment se manifeste cette indiscipline, comment parler de cette incohérence? En observant nos contemporains, ceux du moins qui pensent mal : je veux dire ceux qui ne pensent pas et ceux qui pensent par les autres.

Cette première catégorie, ceux qui ne pensent pas, est plus grande qu'on ne le croit communément, si l'on entend par pensée autre chose que cette sorte de torpeur, cet engourdissement de l'esprit dans lequel somnole une quantité notable de nos contemporains.

La pensée n'est alors pas ce que nous pouvons appeler de ce nom. Elle est simplement cette espèce de succession d'images ou d'associations qui s'écoule dans la monotonie, et que seules quelques excitations du dehors viennent interrompre par des secousses irrégulières.

Pour nous aider à comprendre cet état, je crois qu'on peut le comparer à ce qui se passe dans le cerveau des

peuples dits primitifs. C'est une mentalité primitive, telle que la dépeint Lévy-Bruhl à l'aurore des sociétés (1).

Toutes les idées des esquimaux, dit un observateur, tournent autour de la pêche à la baleine, de la chasse et du manger. Hors de cela, pensée est pour eux synonyme d'ennui et de chagrin. «A quoi, penses-tu?», demandais-je un jour à un esquimau, qui paraissait plongé dans ses réflexions. Ma question le fait rire. «Vous voilà bien, vous autres blancs qui vous occupez tant de *pensée.* »

Cette mentalité n'est pas si primitive qu'elle ne puisse se trouver chez nous. Car un des déficits qu'il convient de signaler est précisément cette absence de pensée en dehors des moments où une excitation extérieure n'intervient pas : le boire, le manger, ou l'argent. Ceux qui estiment que la pensée en elle-même est utile, s'attirent la réponse de l'esquimau : vous voilà bien vous autres *intellectuels* qui vous occupez tant de pensée !

Il ne faut donc pas s'étonner si à certains moments la pensée s'éveillant brusquement, n'est pas alors l'inspiratrice de la vie. Elle n'y est pas préparée ; et vienne la souffrance — et en particulier la souffrance morale — la pensée latente ne peut pas fournir une discipline à la vie, puisqu'elle ne la possède pas elle-même.

Nous avons prononcé tout à l'heure le mot de torpeur ; c'est selon nous le trait caractéristique de cet état intellectuel, favorisé d'ailleurs par la mécanisation progressive de la vie moderne. N'ayant plus besoin de faire appel à la pensée pour son travail professionnel, l'homme moderne l'élimine autant que possible. Il la remplace par le geste machinal, la recette ou la formule ; et la réaction intérieure tend à diminuer de plus en plus sans disparaître cependant tout à fait.

Par voie de conséquence, cette torpeur de la pensée s'allie fort bien avec une vie extérieure, elle-même indisci-

(1) *La mentalité primitive*, p. 3 s.

plinée ; moins on pense, plus on a besoin de distractions. Comme après tout, la vie n'excite pas la pensée par des appels incessants et qu'on les entend de moins en moins, il faut bien s'occuper. Pascal déjà avait marqué que la distraction a été inventée pour engourdir la pensée (1).

Etudiez à ce point de vue là les distractions de nos contemporains et vous ne tarderez pas à reconnaître qu'elles tendent à éliminer la pensée. L'abus des jeux, des compétitions de toutes espèces, le cinéma, tels sont les signes de cette paresse intellectuelle. La succession mécanique des images, les données fort simples d'une course ou d'un match, ont toute la faveur : pour la raison bien simple que la réflexion de l'assistant n'y joue aucun rôle. La pensée demeure alors dans ces régions incertaines où, pour parler avec Bergson, les frontières entre la torpeur, l'instinct et l'intelligence ne sont point rigoureusement tracées : l'illusion d'une excitation extérieure est suffisante pour se donner l'apparence de la pensée, alors qu'on regarde seulement d'une manière toute passive.

Penser mal se manifeste encore sous une autre forme : la catégorie de ceux qui ne pensent pas par eux-mêmes. Ce sont ceux qui suivent — pour qui l'exercice de la pensée dépend d'autrui et se plie à une discipline étrangère. Ce fléchissement se perçoit de deux manières ; deux dangers que nous courons tous et contre lesquels nous luttons.

Premièrement la tradition est la forme la plus répandue et la plus générale de la pensée des autres. Anonyme, elle pèse d'autant plus sur nous ; nous possédons, en effet, une somme prodigieuse d'habitudes mentales, prises dès l'enfance, et qui forment la part subconsciente de notre

(1) « L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter... à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme. » (146)

personnalité. Or, notre esprit répétant ce qui a été pensé avant lui, discipliné par avance, nos actes deviennent des imitations et notre conduite une routine.

Cela — remarquons-le — est indispensable ; on ne peut s'en passer et loin de nous l'idée de mépriser la tradition.

C'est une force, une force précieuse, bien sot qui voudrait s'en passer. Mais c'est un point de départ, non une discipline unique et absolue. Or on nous dit : ce qui manque à l'heure actuelle, c'est précisément un guide : la pensée, livrée à elle-même est sans autorité, donc sans discipline. Elle est une boussole affolée par l'orage. Etablissez solidement comme un pôle magnétique une pensée forte, traditionnelle et pleine d'autorité : la discipline renaît de ses cendres, et la génération présente agira bien parce qu'elle pensera selon la tradition.

Or cette voix de sirène — bien tentante — et que nous retrouverons tout à l'heure dans son meilleur représentant, M. Maritain, ne nous dit rien qui vaille. La tradition du passé, si respectable soit-elle, n'est par une panacée aux maux dont nous souffrons ; nous jugeons le remède pire que le mal, car ce n'est pas en replaçant la pensée individuelle sous le joug qu'elle a secoué, qu'on apprendra aux hommes à penser par eux-mêmes.

La tradition, si elle est indispensable pour apprendre à penser ne doit jamais être la condition *sine qua non* de cette pensée ; ou c'est se condamner alors à ne jamais penser par soi-même.

Secondement, un autre péril nous guette : penser au moyen des autres, de ses contemporains. Il faut reconnaître que la vie moderne a singulièrement élargi la pensée du groupe humain, mais en la maintenant prisonnière. Soit au point de vue professionnel, soit au point de vue social, nous pensons par groupes. Inféodés *nolens volens* à une catégorie sociale ou professionnelle, nous en adoptons les méthodes et la mentalité.

C'est ce que M. Gaston Rageot met en lumière quand il écrit :

Nous appartenons à des groupes, à des syndicats. D'autres s'occupent de nos affaires, de nos finances mêmes. Nous appartenons à des partis et recevons tous faits des programmes, des doctrines. Y retrancher un mot, y critiquer une idée serait méconnaître la discipline même de la vie sociale. Le sportif a son stand, l'homme du monde a un salon, le politicien a ses couloirs, l'ajusteur a sa machine, ils obéissent à des règles qu'ils n'ont point trouvées et se conduisent à peu près comme le chauffeur mène sa voiture ou l'oiseau fait son nid. (*Le Temps*, janvier 1926.)

La vie actuelle est donc, s'il faut en croire ses observateurs les plus perspicaces, une existence par catégories.

Se trouver dans une de ces catégories, c'est donc recevoir, souvent pour notre bien, une discipline intellectuelle qui moule notre pensée comme la fonte au sortir d'un brasier. Seulement, nous laissons durcir la fonte ; je veux dire que l'individu perdant de sa souplesse mentale court le risque de devenir l'esclave de cette discipline, et n'est plus en fin de compte qu'une pièce de l'échiquier, mû par une puissance d'autant plus redoutable qu'elle est régulière et envahissante.

A ce que nous venons de dire, on peut rattacher la déformation professionnelle ; là encore, si ce que nous affirmons est vrai, on constatera que toute pensée finit par devenir une habitude et déforme la vue directe des choses. Il n'y a pas besoin d'un esprit critique bien délié pour s'apercevoir que l'exercice même d'une profession — quelle qu'elle soit — contribue à faire peser sur la pensée de l'homme une discipline salutaire, mais qui devient néfaste si elle est exagérée.

Ainsi donc, on comprend que devant ces faits, en face de cette pensée engourdie, il faut une réaction ; cela explique pourquoi nous trouvons aujourd'hui l'abandon de l'exercice de la pensée au profit d'avantages matériels, certains mais incomplets, qui dispensent du désintéressement de la pensée pure.

II. LA PENSÉE ET SON INSPIRATION

Arrivé à ce point. il faut rechercher ce que la pensée actuelle possède comme direction. Si elle doit présider à la conduite de la vie, elle ne peut être laissée à elle-même. Il faut qu'un principe, une idée générale, vienne lui fournir une direction. Centre de ralliement, de cristallisation, peu importe l'image, pourvu que soit dégagé, de l'apparence chaotique, un principe dirigeant, une inspiration.

Une pensée est toujours inspirée : elle obéit à un principe qu'elle admet en dehors d'elle et qui assure sa cohésion ; hors de là, elle tourne dans le vide. Cela admis, il faut reconnaître que la pensée n'adopte pas toujours volontairement ce principe dirigeant. Il peut être fourni du dehors ; elle peut le recevoir, sans y adhérer explicitement. Et dans la majorité des cas, c'est bien ainsi que les choses se passent.

L'esquimau, dont nous avons esquissé le portrait, avait comme principe dirigeant le manger et le boire. Cela obtenu, sa pensée ne fonctionne plus ; elle est ingénieuse, pleine de ressources, quand il s'agit de conquérir une proie : elle retombe dans l'inaction dès que ce but est atteint.

Si un ensemble de circonstances extérieures peuvent exciter la pensée, stimuler son action, elles ne peuvent lui dispenser l'aliment dont elle a besoin.

A mesure que l'homme quitte le monde primitif — où se meuvent encore tant de peuples et beaucoup de nos contemporains — il cherche un principe dirigeant, capable de fournir à sa pensée la cohésion nécessaire. L'homme est présentement à la recherche d'une inspiration. Et c'est à la fois un déficit et une raison d'espérer.

Nul doute que dans le passé, la religion sous toutes ses formes, n'ait donné à l'homme le principe régulateur de

sa pensée. Il trouvait là une cohérence vers laquelle il aspire naturellement. Nous n'avons pas le temps — tout passionnant que cela soit — d'esquisser ce que les diverses religions offrent comme principe dirigeant. Bornons-nous à constater que le christianisme représente chez nous cette coordination des pensées ; c'est lui, qui depuis longtemps et sous ses formes diverses a inspiré à la fois la vie intérieure et dans une mesure moindre la vie extérieure de notre civilisation.

Or, il se trouve qu'après la secousse presque physique de la guerre, est venu un ébranlement intellectuel dont les conséquences, loin de s'arrêter, se prolongent.

Tout est remis en question aussi bien dans le domaine social que dans le domaine religieux. Parce que l'inspiration semble disparaître notre sagacité anxieuse et pressée épuise les théories avant même de les confronter avec les faits.

Nous avons découvert avec stupeur qu'en face de l'inspiration chrétienne venaient s'opposer d'autres inspirations, capables d'enflammer encore la pensée des hommes et vieilles de plusieurs millénaires. Ces inspirations ancestrales remontent du passé : elles subjuguent encore notre vie intellectuelle ; elles pénètrent notre vie morale. Dès lors à qui se fier, puisque les hommes dégagés pour un temps de l'inspiration chrétienne peuvent sacrifier aux inspirations mauvaises : à la guerre, à la haine, à l'intérêt matériel le plus immédiat.

Où chercher une inspiration solide, si tout chancelle. C'est ce qu'a bien vu le poète Paul Valéry, dans cette page prophétique (1).

Nous avions entendu parler de mondes disparus, tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins. Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour

(1) Cité par Stobbart, p. 172, s. (1919).

nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie, ce seraient aussi de beaux noms ; nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux...

La crise militaire est peut-être finie. La crise économique est visible dans toute sa force ; mais la crise intellectuelle, plus subtile, et qui, par sa nature même, prend les apparences les plus trompeuses, cette crise laisse difficilement saisir son véritable point, sa phase.

Les faits pourtant sont clairs et impitoyables : il y a des milliers de jeunes écrivains et de jeunes artistes qui sont morts, il y a l'illusion d'une culture européenne et la démonstration de l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit. Il y a la science atteinte mortellement dans ses ambitions morales et comme déshonorée par la cruauté de ses applications. Il y a l'idéalisme difficilement vainqueur, profondément meurtri, responsable de ses rêves ; le réalisme déçu, battu, accablé de crimes et de fautes ; la convoitise et le renoncement également bafoués ; les croyances confondues dans les camps, croix contre croix, croissant contre croissant ; il y a les sceptiques eux-mêmes, désarçonnés par les événements si soudains, si violents, si émouvants et qui jouent avec nos pensées comme le chat avec la souris. Les sceptiques perdent leurs doutes, les retrouvent, les reperdent et ne savent plus se servir des mouvements de leur esprit... L'oscillation du navire a été si forte que les lampes les mieux suspendues se sont à la fin renversées...

Maintenant, sur une immense terrasse d'Elseneur qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux craies de Champagne, aux granits d'Alsace, l'Hamlet européen regarde des millions de spectres.

Que faire pour rendre à la pensée une inspiration digne d'elle ; retourner au passé disent les uns. Ecoutons, à ce propos, le diagnostic du monde moderne tel que l'expose M. Maritain (2).

(2) *Trois Réformateurs* (1925).

Ce qui est grave, selon lui, c'est que la vie actuelle souffre d'un divorce : le divorce entre la volonté et l'intelligence. Il écrit (p. 3) :

> Jamais, dans la philosophie moderne, l'intelligence et la volonté n'arriveront à se réconcilier, et le conflit de ces deux facultés spirituelles déchirera cruellement la conscience des hommes de ce temps.

Ce temps (nous résumons son réquisitoire) souffre parce qu'il est livré à une triple incohérence ; le moi est érigé en maître, chacun est son propre inspirateur ; la pensée est livrée au rationalisme, la société enfin est victime de l'utopie du primat de la sensibilité.

C'est la faute à Luther, c'est la faute à Descartes, c'est la faute à Rousseau. De cette triple condamnation sort l'apologie du passé, la réhabilitation de la pensée de Thomas d'Aquin, source même de l'inspiration de la pensée et de la vie.

Il est cependant chimérique à notre avis d'en revenir au passé pour la raison bien simple que le passé n'a pas été plus cohérent que l'époque présente. Seul un artifice peut établir qu'avant Luther le monde jouissait d'un calme politique ou intellectuel digne de faire envie. En vérité, il est bien difficile de regarder au moyen âge (époque pas si obscure qu'on veut bien le dire, d'ailleurs) pour recevoir de lui une inspiration satisfaisante.

D'ailleurs, la vie se charge de nous obliger à regarder en avant, non en arrière. William James le rappelle quand il dit : *We live forward, we understand backward.*

Ce n'est pas en séparant la pensée de la vie, par un effort artificiel, qu'on arrivera à les assembler, et si véritablement il y a divorce entre la volonté et l'intelligence, ce n'est pas tant que la pensée manque de volonté, c'est qu'elle ne sait où trouver une inspiration.

D'ailleurs, ce phénomène, s'il est momentané, n'est pas unique. C'est là précisément ce que nous nommons : une

crise. Elle n'est pas seulement économique, cette crise (comme nous venons de le constater) elle est aussi et surtout spirituelle.

Or, ce que la pensée demande, pour elle-même aussi bien que pour diriger la vie, c'est une inspiration qui soit personnelle dans sa source et sociale dans son action. Nous insistons sur ce fait : car il ne faut pas changer l'ordre des termes ; c'est en quoi il paraît que la morale sociologique, comme telle, est insuffisante puisqu'elle intervertit précisément les termes que nous venons d'établir.

Or, cette inspiration individuelle dans son essence mais sociale dans ses manifestations, pour s'affirmer, revêt précisément une forme religieuse. C'est là, à notre avis, le véritable nœud du problème ; ce qui manque ce n'est pas tant les sollicitations ; elles sont nombreuses et la pensée ne sait pas très bien comment choisir et pourquoi choisir ; ce qui manque, c'est une inspiration qui après avoir déterminé ce qui forme le principe dirigeant de la pensée l'oriente vers l'action et lui indique les moyens de soutenir cette action.

Nous ne citons que pour mémoire l'opposition bien connue entre la pensée et l'action. Et sans méconnaître qu'il existe des cas extrêmes qui se complaisent uniquement dans la pensée (comme Amiel), ou ne vivent que par l'action, on doit signaler que le commun des mortels se tient dans un juste milieu, provisoire peut-être, mais commode et confortable.

Nous pouvons accorder cependant que la vie moderne a un trait caractéristique : elle pousse plus à l'action qu'à la pensée, ou plutôt sa propension évidente est de croire que parce qu'on parle, on réfléchit et que parce qu'on agit, on pense.

Nous ne courons donc pas le danger de voir nos contemporains dans un élan subit de désintéressement s'enfermer dans une tour d'ivoire pour méditer ; « premièrement agir, ensuite philosopher ». Cette ancienne maxime,

si pleine de sens et de bon sens est encore juste aujourd'hui ; mais on court le danger de mettre la première partie en pratique en oubliant que la seconde a aussi son importance.

Ainsi donc, nous sommes à la recherche d'une inspiration qui tout en ménageant à la conduite de la vie la place à laquelle elle a droit, tout en dispensant à l'esprit, à la personnalité des forces, ne négligera pas une extériorisation nécessaire, indispensable puisque le grand problème du jour n'est pas seulement d'ordre intellectuel mais encore d'ordre social. Ce n'est pas seulement le divorce entre l'intelligence et la volonté, qui menace notre civilisation, c'est aussi et surtout le divorce entre l'individu et la société. Une société sans pensée dirigeante ne peut vivre, pas plus qu'un individu ; la grande pitié du temps présent, la voilà et c'est pour rendre à la société malade ce principe de vie, cette inspiration que toutes les bonnes volontés doivent s'unir.

Si ce que nous venons de dire est vrai, on peut affirmer sans crainte que ce que nous cherchons c'est une inspiration religieuse, au sens large du terme, cela va sans dire, une inspiration qui sauvegarde à la fois les droits de l'individu et les exigences de la société, qui donne satisfaction à la pensée comme à l'action.

Pénétrés, comme nous le sommes tous, de la dignité de la pensée, prise en elle-même, il est facile de proclamer que l'action est indispensable aussi. Nous nous refusons à les séparer l'une de l'autre : à vivre sans pensée comme à penser en désertant la vie active. Un double appel retentit dans nos cœurs : celui de l'intelligence qui veut s'exercer dans la discipline scientifique et dans la rigueur de ses méthodes, et celui de la vie diverse et redoutable qui n'attend pas nos solutions pour se manifester ; la vie, dans son élan qui participe aux forces de la nature, dépasse toujours la pensée, si l'effort de l'homme n'est pas assez soutenu.

Il faut donc une inspiration capable à la fois de maîtriser la vie — ou plus exactement de dominer notre vie, et en même temps capable de diriger, d'éclairer notre pensée ; une inspiration que nous devons chercher et pour reprendre le mot de Pascal : qui s'offre à nous sous le signe de l'humiliation, comme nous-même nous nous offrons à l'inspiration par l'humiliation (245).

Si ce que Pascal conseille est vrai, avouons qu'aujourd'hui le monde est assez humilié, s'il veut y prendre garde, pour recevoir de cette bassesse même les forces de l'esprit, sauvegardes de sa pensée et garanties de son effort.

III. PENSÉE ET CONVICTION

Travaillons donc à bien penser, c'est le principe de la morale. (347)
Tout le devoir (de l'homme) est de penser comme il faut. (146)
PASCAL.

Pour que l'inspiration, dont nous venons de parler soit vraiment agissante et pour qu'elle réponde aux conditions que nous lui avons assignées, il faut qu'elle soit religieuse. Or, une inspiration, passant du domaine intérieur à la vie extérieure, se nomme une conviction. Ce passage de l'inspiration à la vie vécue, cette confrontation de ce qu'il y a de plus intérieur en l'homme avec les obligations pratiques qui y correspondent, c'est le domaine où se meut le christianisme. Dans la diversité historique qu'il affecte, on peut retrouver la trace de cet effort incessant, et suivre pas à pas dans les Eglises comme dans le cœur des hommes, le développement des convictions.

Si nous avons parlé tout à l'heure des principes, c'est qu'ils ont leur importance. Nous n'ajouterons pas, avec la douce ironie d'Anatole France, « qu'un principe est d'autant plus solide qu'on ne l'a pas remué, pour voir ce qu'il y a dessous ». L'importance d'un principe dirigeant, d'une inspiration religieuse est précisément d'être une école de convictions.

Or, l'un des déficits de l'heure actuelle, ce n'est pas tant les sources d'inspirations trop peu nombreuses ou insuffisantes, c'est bien plutôt l'absence de convictions, ou la difficulté de les créer.

Et, tout d'abord, remarquons que dans ce domaine, demeure encore une confusion regrettable. On confond la pensée et le savoir. Ce que M. Claparède reproche à la pédagogie : trop enseigner sans faire penser (1), c'est précisément ce que l'on peut réprouver aussi dans la culture moderne.

Loin de nous l'idée de refuser au savoir, pris en lui-même, une influence sur la marche du monde : ce que nous voulons dire, c'est qu'il ne faut pas confondre érudition et pensée, et s'imaginer que parce que nous savons beaucoup plus de choses que nos devanciers, nous en serons plus sages.

De cette déception (après bien des espoirs) vient pour une part l'amertume actuelle : constatant que le genre humain progresse au point de vue du savoir, on se prend à être convaincu qu'il devrait progresser aussi moralement. Or, ces deux choses sont différentes : la pensée seule (aidée il est vrai par le savoir) peut diriger efficacement la vie. La conduite de la vie, en d'autres termes, n'est pas en fonction du savoir pris en lui-même ; elle est en fonction de la pensée ou mieux de la valeur et de la cohérence de cette pensée.

Les insuffisances que nous avons signalées viennent de là. On manque de convictions parce que les vieilles recettes, ou les utopies nouvelles ne donnant pas satisfaction, on conçoit qu'on hésite devant l'inconnu, forme permanente de la complexité de la vie.

Pour étayer cela, écoutons ce que disent trois témoins de notre temps, que nous avons choisis aussi différents que possible, soit comme origine, soit comme mentalité.

(1) *Annuaire de l'instruction publique*, 1925.

Il n'est que de lire leurs fragments pour être persuadé que de nouvelles convictions doivent ranimer une pensée et une action dont le fléchissement inquiète à juste titre.

Dans un ouvrage paru il y a trois ans, un Américain, Stobbart met en garde le monde blanc, ce qu'on peut appeler la civilisation, contre le flot montant des peuples de couleur (1). Le flux de cette marée risque d'engloutir les traditions et la vie spirituelle dont nous sommes les bénéficiaires. Elle n'est plus un mirage lointain : elle avance avec la lenteur mais la sûreté d'une force naturelle.

Ce qui domine, selon M. Stobbart, dans la manière dont nous comprenons la vie, c'est le rendement mécanique ou mécanisé de l'individu. Et ce qu'il y a de plus grave encore, appliquant à nous-même cette mécanisation, nous l'imposons ensuite à d'autres ; l'élément pensée, l'élément humain disparaît de la vie sociale et des relations des hommes entre eux pour laisser place à un mécanisme admirablement monté, sans doute, mais qui risque de nous écraser sous son poids. Or si, avec Pascal, on proclame que c'est une dignité de savoir qu'on est écrasé, on peut légitimement douter que ce soit l'idéal à proposer au monde d'aujourd'hui.

Cette mécanisation est si poussée qu'il suffit d'en donner un aperçu par la citation suivante choisie entre beaucoup d'autres (p. 241) :

> Le coolie chinois est la machine industrielle idéale, le parfait bœuf humain. Il transforme moins de nourriture en plus de travail avec moins d'embarras administratifs que tout autre créature... On peut acheter la main-d'œuvre chinoise comme n'importe quel autre produit à tant le cent ou la douzaine ; le traitant chinois délivre le nombre d'hommes convenu au moment et à l'endroit convenus. Cette élimination de l'élément humain réduit le problème de la main-d'œuvre à quelque chose que le patron peut comprendre. A son point de vue, la machine à travailler chinoise est parfaite.

(1) Payot, Paris 1924.

Il faut avouer que nous comprenons mieux par l'excès même qui vient de nous être signalé, le danger de l'heure présente : une organisation qui permet, une fois la pensée matérialisée par la machine, de se passer complètement du cerveau humain.

Ces mêmes conclusions se dégagent aussi, et avec la même force, d'un ouvrage analogue au précédent, celui de notre concitoyen M. Maurice Muret. *Le crépuscule des nations blanches* (1) marque, selon M. Muret, le moment où notre civilisation, décidément incapable de régner, comme elle essaye de le faire jusqu'à présent sur le monde entier, doit examiner sa situation, et distinguer dans l'avenir un déclin presque fatal, parce que la pensée cède la place à l'intérêt et à la rapacité.

Enfin, le troisième témoin que nous appelons à comparaître est M. Albert Schweitzer, l'auteur de *A l'orée de la forêt vierge*. Dans deux volumes publiés sous le titre général de *Kulturphilosophie*, M. Schweitzer juge lui aussi sans ménagement la civilisation actuelle (2). Son principal déficit est précisément de n'avoir aucune espèce de cohésion dans le domaine de la pensée ; le mécanisme qu'aveuglément nous appliquons partout et à tous est une preuve de déclin, si, pour la reconstruction une force spirituelle ne peut pas, et à bref délai, compléter et vivifier une œuvre matérielle insuffisante dès qu'elle est bâtie pour elle-même. La solidarité des divers peuples et des races, selon M. Schweitzer (3), doit nous engager à revoir les éléments qui constituent notre pensée européenne, puisque nous les confrontons avec ce que les autres peuples admettent.

Il faut donc, à la fois revoir et reconstruire ; et alors que nous apportons au loin le résultat de notre civilisation, il convient d'en transmettre aussi l'inspiration

(1) Payot, Paris 1925.

(2) *Kultur und Ethik* (1924) ; *Verfall und Wiederaufbau der Kultur* (1923).

(3) Il est bien placé pour motiver son verdict.

profonde. Or, si cette inspiration n'existe pas, il serait vain de vouloir réformer le monde, comme nous en avons le ferme propos. A moins que, ainsi que M. Muret le signale dans son ouvrage, nous versions dans l'extrême opposé, puisqu'on a vu des blancs enseigner aux Chinois « comment amener la paix universelle, réconcilier toutes les religions, et fonder une civilisation basée sur la science et la foi » (1).

En vérité avant de faire la leçon aux autres, il est urgent que nous nous l'adressions à nous-même.

D'ailleurs, nous sommes mécontents. Nous avons la fièvre, tel un organisme qui lutte ; c'est bon signe ; car enfin personne ne prétend que tout va pour le mieux sur la meilleure des planètes. Ce mécontentement est le commencement de la sagesse ; mais le début seulement.

Ce qui vient après est plus difficile ; adapter la pensée à la conduite de la vie et réciproquement : ce passage de la pensée à la vie, de la réflexion à l'action n'est possible, n'est durable que par la conviction. Et qu'on ne nous dise pas que dans le passé, cette interpénétration de la vie et de la pensée s'est accomplie sans heurt et sans hésitation. Bien au contraire, on a voulu retenir la vie captive dans un réseau serré de dogmes ou de doctrines, tombés les uns après les autres en désuétude, ou bien, par un mouvement de balancier, on s'est précipité à l'extrême. La vie ayant fait sauter les cadres de la pensée, on a proclamé que la vie seule avait des droits et que chacun était bien libre de vivre sa vie, sans, il est vrai, qu'on spécifiât si cette vie était bien digne d'être vécue et suffisamment intéressante.

Or, si bien penser, c'est bien vivre ainsi que le prétend Pascal, on peut dire aussi que bien vivre, c'est bien penser en ce sens que la vie agit sur la pensée et qu'aucune

(1) *Op. cit.*, p. 210.

séparation, aucune cloison étanche ne vient jamais les séparer (1).

Etre convaincu, c'est penser, et c'est penser par soi-même. Donner raison de ce que l'on établit et savoir (de par son expérience) que l'inspiration à laquelle on obéit est bien personnelle et nous incite à l'action.

Nous rencontrons deux obstacles qui nous arrêtent bien souvent ; de par les méthodes que nous employons pour nous *instruire*, nous faisons constamment appel à l'esprit critique ; c'est notre devoir et notre sauvegarde. Or, constamment ceux sur lesquels notre action doit s'exercer se méfient de l'esprit critique ; à leurs yeux, il est incompatible avec la conviction. Si vous avez l'air convaincu, vous paraissez manquer de jugement ; et si vous laissez votre esprit critique en pleine liberté, on estimera que vous manquez de conviction. Pourtant l'idéal, c'est précisément la coexistence en un même individu de convictions fortes et d'un esprit critique délié.

Il est donc compliqué, non seulement de penser et de se conduire soi-même, mais encore et surtout de conduire les autres ; pourtant il faut arriver à être convaincu parce que la conviction est contagieuse.

Quand nous parlions tout à l'heure d'une inspiration sociale, c'est ainsi que nous l'entendions, car toute conviction a besoin pour s'épanouir, et même pour durer, de *rayonner* au dehors. Ce qui fait la valeur de la conviction, c'est précisément cet élan du dedans au dehors qui permet à ce qu'il y a de plus personnel et de plus intime en nous de se manifester en pleine vie extérieure.

C'est un nouveau déficit de la vie moderne ; il n'est pas trop de toutes les bonnes volontés pour réagir et créer des convictions.

Ajoutons encore que par je ne sais quelle fantaisie de l'imagination, on se figure volontiers qu'avant d'être

(1) « Il faut vivre comme on pense, sinon tôt ou tard, on finit par penser comme l'on a vécu. » (Conclusion du *Démon de Midi*, de Paul Bourget)

convaincu, il faut avoir fait le tour des choses et des êtres, et qu'avant d'agir, il faut *tout* penser, comme si tous les mortels avaient l'intuition du génie.

D'ailleurs, actuellement un cerveau hypertrophié et encyclopédique, capable de penser totalement, n'aurait plus le temps... d'agir. Et c'est cela qui importe. Penser juste, penser *pour* agir et *avant* d'agir. Cela paraît un truisme ; cependant c'est en négligeant cette vérité à La Palisse que notre monde est malade. La bêtise humaine, sur laquelle glosait Flaubert, est une réalité avec laquelle il faut compter parce que les hommes se rendent malheureux, faute de penser, non faute d'agir. Preuve en est ce mot célèbre d'Alexandre Dumas : « J'aime mieux les méchants que les imbéciles parce qu'ils se reposent. »

Il convient de signaler encore, avant de finir, que la pensée et la conduite, tout en demeurant en corrélation étroite, se séparent insensiblement si l'on n'y prend garde.

La pensée a beau aller vite, prendre mille formes, s'adapter prodigieusement bien à toutes circonstances, la vie chemine encore plus rapidement et, dans sa plénitude, la dépasse. Ce fait explique pourquoi bien souvent, nous restons interdits devant l'imprévu, désemparés quand la vie exige une solution toute prête. Et la vie n'attend pas ; dans notre travail, dans notre profession, elle se présente à nous, passante rapide et furtive, sous la forme d'une misère à soulager, d'un courage à relever, d'une ruine à reconstruire. Notre pensée alors vacille, prise de vertige, parce que le monde passe trop vite. Notre temps s'écoule et nous sommes à chercher encore la lumière quand ce qui devait être éclairé a disparu dans les ténèbres.

Dans ces moments-là, et le genre humain vit dans son rapide et tragique passage, un de ces instants, allons à des convictions fermes, allions à la pensée virile une action décidée, et dans le tourbillon qui nous emporte, devant les hommes qui nous interrogent, allons au Fils de l'homme.

Ah, c'est bien en lui que je trouve dans une harmonie combien haute, l'alliance indissoluble de la pensée et de l'action. Relisez les évangiles, sans parti-pris et sans ce que notre tradition interpose entre eux et nous, et dites-moi si vous n'êtes pas saisi devant la grandeur simple du Maître doux et humble de cœur?

Quelle pensée ! rapide comme la vie et comme elle inépuisable, limpide comme une source et profonde comme une nuit chargée d'étoiles. Une pensée si riche, que le monde, encore indigent, attend de cette richesse une révélation quotidienne; que, depuis des siècles, les plus humbles comme les plus savants, se mettent à l'école du Christ, pour apprendre à penser, à réfléchir et à philosopher.

Pensée assez forte pour s'imposer, pour tirer du fond de la conversation la plus banale en apparence un trésor de vie et de réalité ; assez forte enfin pour nourrir les âmes et leur dispenser l'aliment dont elles ne peuvent plus se passer.

Et quelle vie ; dans la rapidité du ministère de Jésus, où nous découvrons encore la palpitation même de l'esprit, que de détails qui montrent cette existence dépouillée devenir si grande, qu'elle demeure le salut du monde, parce qu'elle fut véritablement la *possession* du monde.

Et surtout entre cette vie et cette pensée, aucune séparation ; une harmonie, une aisance qu'on cherche en vain ailleurs. Sans effort apparent Jésus sait réunir, dans un tout harmonieux, et sa pensée et sa conduite. Il était convaincu, parce qu'entre sa vie intérieure et sa vie extérieure, on ne trouve aucun désaccord ; aussi nous n'avons pas de peine à déceler combien grande fut son action sur les autres. On s'adressait à lui parce qu'il parlait avec autorité, non comme les scribes et les pharisiens ; la double autorité de l'exemple et de la conviction. Cela se manifestait par ce don de divine sympathie qui anime Jésus, cette conviction qui sait se faire si humble qu'elle

attire les cœurs les plus irrésolus ou les plus hésitants, et si sainte qu'elle en impose même aux plus sceptiques et aux plus durs ; si totale enfin qu'elle a accepté, par la pensée et par la consommation le sacrifice ultime. Jésus est mort pour sa conviction ; il a été fidèle jusqu'à la croix, et c'est une couronne d'épines qu'on a déposée sur son front, terrestre et dérisoire hommage à sa pensée et à sa vie.

Demandons à notre commun Maître le secret de son action spirituelle ; apprenons, par son esprit, à élaborer en nous des convictions. Il nous rappelle à la fois la solidarité de l'action et celle de la pensée. Unissons-nous et dans un élan nouveau, travaillons à créer en nous et autour de nous des caractères, car ce n'est pas d'hommes que Dieu manque pour son œuvre, c'est de caractères et de convaincus.

On le comprend ; la conférence de Stockholm a mis en évidence le besoin latent de s'unir dans une conviction assez large pour être chère à tous et assez personnelle pour être le point de départ d'une action féconde.

Le livre de prière de l'Association chrétienne d'étudiants contient une requête qui nous a frappé ; elle formera notre conclusion : « O Dieu, est-il écrit, qu'il nous soit accordé de fonder des traditions aussi bien que de les défendre. »

En face des déficits de l'heure présente, devant la pensée en désordre et l'action chaotique, relevons la tête et afin de sentir en nous grandir des convictions, que nos cœurs s'unissent dans une prière en esprit et en vérité. Pour que les traditions dans ce qu'elles ont de respectable et d'utile contribuent à la rédemption du monde, que Dieu nous accorde de fonder des convictions (en nous comme chez les autres) aussi bien que de les défendre.

PAUL-G. CHAPPUIS,
Docteur en théologie.